LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité DE ROUBAIX TOURCOING

LE NUMERO 5 CENTIMES

DIXIEME ANNEE. — N° 171 — DIMANCHE 19 JUIN 1904

ABONNEMENTS
Nord et Départements limitrophes . . . Trois mois : 4 fr. 50 Six mois : 9 fr. Un an : 18 fr
Autres Départements. . . . . » 5 fr. 50 » 11 fr. » 22 fr

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de Publicité

Notre Nouveau Concours

Ce Concours a commencé le

DIMANCHE 15 MAI

Il est

Facile, Simple, Attrayant

De plus

LES PRIX

attribués aux gagnants sont tous importants. C'est d'abord

Un GRAND PRIX de

CINQ MILLE FRANCS

EN ESPECES

Dix autres prix de

CENT FRANCS EN ESPECES

seront attribués aux DIX GAGNANTS suivants.

Plus de

500 autres prix

seront enfin distribués aux gagnants de ce

NOUVEAU CONCOURS

POUR Y PRENDRE PART

Il suffit de lire attentivement notre intéressant feuilleton historique

L'Assassinat DE LA RUE DES OYERS

Chaque jour, dans ce feuilleton, nous supprimons UN SEUL MOT.

Sur un tableau que nous mettrons à leur disposition, avant la fin du feuilleton, nos lecteurs auront à indiquer quels sont les mots supprimés AUX ENDROITS LAISSES EN BLANC dans le corps des feuilletons.

Les prix seront attribués à ceux qui enverront le plus grand nombre de mots exacts.

LE CONCOURS sera fermé avant la fin du feuilleton

C'est alors que LES SOLUTIONS DEVRONT NOUS ETRE ENVOYEES.

—:-:—

CONDITION TRES IMPORTANTE : Chaque tableau envoyé devra être accompagné des *BONS DE CONCOURS* que nous publions chaque jour en fin du feuilleton.

On peut se procurer dans nos bureaux et chez nos dépositaires les numéros contenant, avec les bons déjà publiés, le commencement de L'ASSASSINAT DE LA RUE DES OYERS.

La Journée d'Hier

On a reçu de nouveaux renseignements officiels sur le désastre des Russes près de Port-Arthur. — Ils auraient perdu quatre mille hommes. — Le siège de Port-Arthur continue. — En Mandchourie, le général Kouroki a mis une troupe russe en déroute.

—o—

La Chambre a commencé la discussion de l'interpellation Prache sur la Franc-Maçonnerie. — Après un très beau discours de M. Lafferre, en réponse au député clérical, la suite du débat a été renvoyée à vendredi.

—o—

La commission d'enquête sur le chantage des Chartreux a entendu l'ingénieur Chabert et M. Mascuraud. — Sur sa demande, M. Edgar Combes a de nouveau été entendu par la commission. — Une perquisition judiciaire a été opérée chez Chabert.

—o—

A Paris, les cochers de fiacre se sont mis en grève, au nombre de deux mille cinq-cents.

—o—

La grande épreuve internationale d'automobiles, créée par M. Gordon-Bennett, a été courue en Allemagne, en présence de l'empereur. — Théry, champion français, est arrivé premier et l'allemand Jenatzy, second.

—o—

Le Conseil de Préfecture du Nord a rendu ses arrêts dans les affaires en délibéré. — Les élections d'Estaires et d'Armentières sont annulées.

PETITE BATAILLE

Voilà que ça recommence ! Les scandales sont comme les clous, puisque l'un chasse l'autre ; mais s'il est désagréable d'avoir des clous, il ne l'est pas moins de se débattre contre des scandales qui renaissent sans cesse.

Je sais bien qu'il ne reste pas grand'chose de toutes ces horreurs d'un moment et que le paquet de boue qu'on nous réservait retombe généralement sur le nez de nos adversaires. Nous en avons fait l'expérience dans une foule de circonstances. La République allait sombrer, tout s'effondrait, c'était le commencement de la fin ; puis on constatait tout à coup que c'était tout juste la fin du commencement. Au lendemain de l'assaut mené par des gaillards maniant d'énormes battoirs à lessive, on apercevait bien çà et là quelques linges sales accrochés aux buissons de la route ; mais sur cette même route nous reprenions notre marche, et il ne restait plus guère dans l'air que la buée de la lessive.

Il y avait toutefois dans le pays un malaise qui ne se dissipait pas tout de suite. Le proverbe veut qu'il n'y ait pas de fumée sans feu. Cela n'est pas toujours vrai ; mais les proverbes étant la sagesse des nations, pas mal de gens croient se conduire comme des sages, quand ils croient à l'existence du feu sur l'apparence d'une fumée grosse ou petite.

C'est pour cela que le nouveau scandale n'est point sans inquiéter les braves gens. On voudrait travailler en paix, vivre d'une bonne vie à la fois active et tranquille, sous l'égide d'un gouvernement rassurant tous les intérêts en harmonie avec le progrès réalisé sans secousse, loin des ornières où la roue risque de s'enfoncer jusqu'au moyeu. On a fait un certain nombre de pas avant. Le paysage s'éclaircit peu à peu de la disparition des corbeaux. Nous recousons tant bien que mal, et plutôt bien, le fil qui nous rattache à la Révolution. Nous nous évadons du dogme pour nous acheminer vers la lumière. Ce serait le moment ou jamais de ne plus songer qu'à cet acheminement fécond et glorieux. Or, c'est juste à ce moment-là qu'un arrêt se produit dans la mise en mouvement des forces démocratiques.

Le pays est simpliste et ne va pas chercher midi à quatorze heures. L'essentiel est pour lui que nous réalisions les réformes attendues, quand l'heure de les réaliser semble avoir sonné. Et que voulez-vous qu'il pense, quand au lieu d'une réforme nous lui apportons une nouvelle Commission d'enquête ?

***

Le poète soupirait parce qu'il avait vu mourir beaucoup de jeunes filles. Hélas! combien de Commissions d'enquête n'aije pas vues mourir ! Si encore elles avaient fait un peu de lumière ? Mais c'est presque toujours devant un mur de ténèbres qu'elles nous ramènent ; et ce n'est point d'elles qu'un savant aurait jamais extrait le radium.

Certes, je comprends que M. Combes, irrité d'une lutte incessante, combattu par ceux-là mêmes dont il avait été le défenseur énergique et dévoué, ait laissé tomber une de ces paroles qu'on ne ramasse plus, quand elles sont tombées. Il s'était donné corps et âme à une œuvre qui lui avait valu l'approbation de tout le pays républicain et il avait le droit de compter sinon sur la reconnaissance de tous, tout au moins sur un désarmement commandé par le souvenir. C'est le contraire qui s'est produit, et avec quelle véhémence ! On a beau être un homme d'Etat, on n'en est pas moins un homme, et à ce titre on est excusable d'un emballement, même quand il doit rouvrir de pénibles et dangereux débats.

Quoi qu'il en soit, j'aurais préféré que M. Combes fût assez maître de ses nerfs pour les calmer, dans une de ces graves minutes où il suffit d'un mot pour faire sauter la poudrière.

J'ai la conviction que rien ne sautera.

Mais que de temps perdu !

Que de séances vont être encore gaspillées en discussions imbécilement passionnées !

La nomination de la Commission d'enquête, avec sa signification d'hostilité au gouvernement, ne nous présage pas beaucoup de journées consacrées à un utile labeur parlementaire. Dans le bureau où j'ai voté et où nous avons été battus, tous les candidats ont déclaré qu'ils examineraient les faits sans colère et sans passion, avec une impartialité de juges. Mais j'ai de la méfiance, parce que je me défie même des juges, quand ils font de la politique.

***

Ce qui a été dit dans mon bureau l'a été dans tous les autres.

Depuis saint Louis rendant la justice sous un chêne, on n'avait jamais assisté à une manifestation aussi unanime en faveur de la vérité. Pauvre Vérité ! Je ne lui conseille pas, dans ces conditions, de sauter par-dessus la margelle de son puits sans avoir pris quelques précautions.

Elle est nue; mais je connais bon nombre de collègues qui ne seraient pas fâchés de l'habiller.

Clavis HUGUES.

Les Scandales de Neuvilly

X.

Je suis heureux de pouvoir annoncer une bonne nouvelle à nos camarades de Neuvilly.

M. le Ministre de la Justice, justement ému des scandales de l'instruction menée dans cette malheureuse commune, livrée aux brutalités et aux insolences des gendarmes, comme autrefois les cités rebelles aux garnisaires, — vient de se faire adresser tout le dossier, qu'il entend examiner lui-même. Il était temps vraiment que fut déchiré le voile épais que Cambrai voulait jeter sur d'iniques agissements. De la lumière, des flots de lumière, c'est tout ce que nous demandons ; que les dépositions des étranges témoins « préparés » dépassent le cabinet de M. le juge d'instruction, que leur moralité soit mise en relief en face de leurs dépositions : le jour viendra où publiquement les manœuvres corruptrices seront mises à jour et la magistrature n'aura garde d'oublier qu'il y a des pénalités spéciales édictées et contre les faux témoins et contre leurs suborneurs.

Il ressort également de la conversation de M. le maire de Neuvilly avec un « agent judiciaire » en situation d'être bien informé, que les résultats de l'enquête si férocement conduite, se peuvent résumer d'un mot : zéro. Pardon ! M. le Procureur tiendrait un coupable, Flore Harlem, pauvre sotte, terrorisée et qui avoue tout ce que l'on veut. Les gendarmes en ont avisé la famille et lui annoncent déjà, qu'elle sera enfermée jusque l'âge de 21 ans dans une maison de correction.

Nous aurons à revenir sur tous les détails de l'instruction. Le premier volume clos par la demande en communication du ministère, voici que s'ouvre le tome second. Le maréchal des logis Pique, dont j'ai narré les exploits, qui a été maintenu à Neuvilly malgré ses étranges conceptions judiciaires et ses inavouables façons de procéder aux interrogatoires, en lieu et place des magistrats en une affaire aussi grave, Pique était appelé à Cambrai lundi dernier. Il annonçait que son absence serait de six jours : tout ce temps sans doute lui sera nécessaire pour amorcer la nouvelle enquête par la déposition de témoignages obtenus, dans le cabinet même du patron, sous l'insulte, la menace, la terreur. Il n'y a pas d'exemple en France de semblable et aussi inique procédure.

Dans ce sombre drame, rendu chaque jour, et comme à plaisir plus obscur, l'instruction persistant à chercher les coupables là où ils ne sont pas, aucun détail ne sera inutile à la défense et il est indispensable que tous les personnages soient connus. Il y a à côté des faits matériels, une situation « morale » qui pèse sur Neuvilly, une ambiance qu'il faut dévoiler. J'ai déjà dit un mot des origines de la famille Cayez, j'y reviens. La « maison Cayez » a été fondée après la guerre de 1870-71 par Mlle Inésisme Cayez qui demeure à sa tête, et son frère Anatole Cayez. Issus de petits cultivateurs dont l'état était voisin de la misère, il est intéressant de constater comment en trente années environ peut se constituer — dans un trou — une fortune de tant de millions.

Les anciens du pays me contaient que fillette, Mlle Inésisme n'avait pas toujours des sabots aux pieds, trop heureuse de porter ceux de sa mère quand celle-ci en avait. J'ai rencontré dans un village agricole voisin un vieillard qui a parfaite souvenance de l'avoir vue arrachant les betteraves aux champs. Mais, direz-vous, peut-on lui reprocher cette modeste origine ? Non, certes; nous admirons tous ceux qui parviennent à s'élever, malgré les entraves d'une oganisation sociale surannée ; à une condition pourtant : c'est que chaque échelon soit loyalement gravi ; c'est que pour colossale qu'elle soit, une rapide fortune n'ait été assise que sur des bases qui défient toutes légitimes protestations. Je vais ici en appeler au jugement même de nos lecteurs.

G. DESMONS.

Cà et Là

L'ACADEMIE ET LES INVENTEURS

L'Académie des Sciences reçoit en dépôt, des inventeurs, certains plis cachetés qu'elle n'ouvre que sur l'invitation de ces inventeurs eux-mêmes. Or, on en a envoyé beaucoup de ces plis à l'Académie, et depuis longtemps ils s'accumulent en si grande quantité que l'aménagement d'un nouveau local a été reconnu nécessaire pour déposer ces documents. Car on invente ferme dans notre pays.

Cette profusion extraordinaire a quelque peu effrayé les distingués savants qui composent l'Académie, et l'un d'eux M. Berthelot a émis cet avis que les dépôts effectués, il y a cinquante ans, pourraient être détruits, leurs auteurs n'étant probablement plus en mesure d'en demander jamais la restitution.

Mais un certain nombre d'académiciens n'ont pas partagé cette manière de voir et leur opposition, à cette mesure projetée, a été très vive, si bien que la solution de la question a été renvoyée à la Commission administrative qui la discutera en comité secret.

Quelle décision prononcera cette commission ? Mystère ! Reculera-t-on la date de « cinquante ans » proposée par M. Berthelot ? La marge est grande, paraît-il, car l'Académie possède certains plis qui remontent à deux cents ans. Détruira-t-on ou conservera-t-on ? Ma foi, si en un tel débat j'ose apporter mon avis, il me semble qu'il vaudrait mieux conserver encore, surtout si, de ce fait, une invention utile à l'humanité risque de ne pas tomber dans le néant.

ÉCHOS ET NOUVELLES

GREVE MACABRE

De Madrid nous parvient une nouvelle macabre. A Malaga, les fabricants de cercueils, patrons et ouvriers, se sont mis en grève. Ils donnent comme raison de la cessation du travail les taxes nouvelles dont le gouvernement aurait frappé leur industrie, et la gêne qui en résulte pour eux. Ils ont fermé leurs ateliers et placardé sur leurs portes des pancardes avec cette inscription : *Requiescat in pace !*

Les enterrements ont lieu sans cercueils ; les cadavres sont cousus dans des sacs et placés de la sorte sur le char funéraire.

—o—

A MADAGASCAR

On annonce l'arrivée à Madagascar de nombreux missionnaires de différente nationalité.

— Et les dépêches ajoutent naïvement : « Notre colonie commence à être sérieusement *exploitée !* »

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

LA GUERRE
Russo - Japonaise

Un désastre russe
près de Port-Arthur
RAPPORTS OFFICIELS

L'importante victoire japonaise du Liao-Toung, que nous avons annoncée dès mercredi et relatée jeudi en détails, est maintenant confirmée, comme on l'a dit hier à notre *Dernière Heure*, par des rapports officiels de l'état-major russe.

D'après nos nouveaux renseignements, c'est plus qu'une grave défaite que les troupes du général Kouropatkine ont subie à Vafangou : c'est un véritable désastre russe.

Les détails qui nous sont parvenus montrent quel acharnement les deux adversaires ont déployé pendant ces quatre sanglantes journées.

Les Japonais, foudroyés par l'artillerie russe, qui fauchait leurs rangs au fur et à mesure qu'ils avançaient, se précipitèrent quand même à la baïonnette contre les canons, transpercent et égorgent les artilleurs russes sur leurs pièces pour s'en emparer. La tuerie fut énorme et terrible.

On pourra d'ailleurs en juger à nouveau, après les renseignements que nous avons déjà publiés, par les rapports officiels que nous publions ci-dessous.

Rapport de Kouropatkine

Voici d'abord le texte intégral du rapport adressé au tsar, jeudi soir, par le général Kourotpatkine et dont nous avons publié hier les passages essentiels :

» *Le général baron Stockelberg télégraphie ce qui suit :*

» *A une heure vingt minutes de la nuit, du 15 au 16 juin, je projetai d'attaquer le flanc de l'ennemi, mais au moment où les troupes destinées à ce mouvement commençaient à serrer avec succès le flanc droit de l'ennemi, les Japonais, de leur côté, attaquèrent mon flanc droit avec des forces supérieures. Je fus forcé de faire avancer toute ma réserve, mais elle se trouva insuffisante et je fus contraint de battre en retraite par trois routes dans la direction du Nord. Les pertes sont grandes, mais encore connues incomplètement. Pendant le combat, les troisième et quatrième batteries de la première brigade d'artillerie ont été littéralement criblées par les engins japonais.*

« Sur seize canons, treize furent complètement détériorés et abandonnés.

» La conduite des troupes a été excellente. Une grande partie ne consentit à se retirer qu'après des ordres réitérés.»

Autre récit officiel russe

Pétersbourg, 17 juin. — Le *Messager Officiel* publie la dépêche suivante datée de Liao-Yang, 16 juin.

— Le 12 juin, les Japonais, à l'aube, commencèrent leur marche de Port-Adams sur Vafandion, contre la colonne du général Steckelberg. A midi, eurent lieu les premiers coups de feu.

Vers deux heures de l'après-midi, le front ennemi se découvrit, longeant sur 12 kilomètres les hauteurs au sud de Vafangoou jusqu'au fleuve Tasakho. Les forces japonaises comprenaient deux divisions d'infanterie avec de l'artillerie de campagne et de montagne, plus de 12 escadrons de cavalerie.

A quatre heures du soir, la marche cessa.

A six heures du soir, les Russes se retirèrent en continuant le feu vers le Nord. Leur arrière-garde passa la nuit à Vafandian.

Le matin du 14 juin, trois colonnes japonaises renouvelèrent leur marche, la première en longeant la vallée du Tasakho, la colonne centrale marchant le long de la ligne ferrée ; la colonne de gauche suivait le défilé de Vafangoou.

En raison de la supériorité des forces de l'ennemi, le détachement russe se replia sur une autre position, à six kilomètres au sud de Vafangoou.

Dans l'après-midi l'artillerie japonaise ouvrit le feu contre nous et notre centre g che. Des attaques opiniâtres de l'infant japonaise furent dirigées contre le me flanc : toutes furent repoussées avec de gr des pertes pour l'ennemi. Le combat acha cessa à cause de l'obscurité.

Les Russes passèrent la nuit sur leur sition.

Dès le matin du 15 juin, ils prirent l'of sive et le combat se renouvela et continu outrance pendant la journée entière. Les ponais ont reçu plus d'une division de forts ce qui leur donna la possibilité d'en lopper l'aile droite russe. La retraite sur fangoou des Russes fit cesser le combat

Rapport officiel japona

La légation du Japon à Paris comm que le rapport suivant du Général Ob commandant l'armée japonaise du L Toung :

Le 14 juin, notre corps principal s'est a cé vers le nord en deux colonnes, le du chemin de fer, et a chassé l'ennemi de ses positions, à l'est de Wafang-T A 5 heures de l'après-midi, l'ennemi s arrêté sur la ligne de Lung-Wang-Mia Tafangschen, et, après un canonnade a duré deux heures, nous avons occupé la tombée de la nuit, la ligne de Pang-C Tou à Yuhofou.

Une autre colonne s'est avancée à l'es Foutchou, sur la ligne de Tengchiakou à chialing, afin de menacer la droite de l nemi et de couvrir notre flanc et nos der res.

Près de Lungwangmiao, l'ennemi a augmenté ses forces.

Le 15 juin, aux environs de Talissu, force ennemies se composaient de deux visions et demie qui avaient pris post de Tafangsheu à Chengtsushan.

A l'aube nous avons ouvert l'attaque. tre principal corps s'est avancé de Tsouc lou le long de la voie ferrée, en une seule lonne. A neuf heures du matin, une colo de l'aile gauche, venant de Tungrunlo s'est jointe à la précédente, ainsi qu'un co de cavalerie arrivé de Chiachiatou à m L'ennemi s'est trouvé ainsi entouré près Talissu et, après un combat acharné, se rigea vers le Nord, à trois heures de l'ap midi.

Nos pertes sont évaluées à moins de 4 Nous avons pris un drapeau, 14 canons rapide, et environ 300 ennemis, dont le c mandant du 8e régiment de tirailleurs.

L'ennemi a laissé sur le champ de bat plus de 500 tués et blessés. Nos éclair ont vu dans cet engagement l'ennemi cher avec des drapeaux japonais ; notre tillerie, ainsi induite en erreur, a suspe le feu à cette vue.

L'amiral Skrydloff en fuite
LES JAPONAIS À LA POURSUITE des CROISEURS RUSS

Tokio, 17 juin. — L'amiral Kamimo poursuit maintenant l'escadre de Vladiv tok. On croit que le croiseur japonais T *hima* est en contact avec l'ennemi. Il mauvais temps.

Le bruit court **qu'un grand combat na** s'est engagé ce matin, près des îles entre la flotte de l'amiral Skrydloff et c de l'amiral Kamimoura. On se souvient c'est ce dernier qui bombarda Vladivos et fut chargé de la surveillance de cette z maritime.

L'amiral Kamimoura était descendu nièrement dans le sud pour escorter transports et prêter l'appui de son esca à celle de l'amiral Togo. Apprenant que transports japonais avaient été attaqués la flotte de l'amiral Skydloff, il s'est port sa rencontre et l'a jointe ce matin.

Les détails manquent.

Echec russe en Mandchourie
RUSSES ET BANDITS CHINOIS EN DEROUTE

Tokio, 17 juin. — Le général Kouroki s emparé de Houaidjen, après avoir mis déroute une force de 300 Russes et 300 bandits Chinois montés, qui se retira dans direction du Taoko.

Les Russes laissèrent des tués et des b sés appartenant au 15e régiment de l'Est bérien. Les autres pertes sont inconn Les Japonais sont indemnes. C'est la p mière fois que des bandits chinois se m trent à découvert, coopérant avec les R

FEUILLETON DU 19 JUIN 1904. — N° 35.

Lille et le Nord de 1812 à 1821

L'ASSASSINAT DE LA RUE DES OYERS

PREMIERE PARTIE

XIII

Où il est question d'une Suzanne qui n'a rien de commun avec celle de la Bible.

— Maintenant, chère Madame, dit-il, retournez à votre hôtel... dites-vous que je sais là, et n'ayez aucune inquiétude... j'aurai l'honneur d'aller vous rendre votre visite, aujourd'hui même... Personne ne comprend mieux que moi à quel point votre position est embarrassante et pénible... Je ne suis pas l'auteur de vos souffrances, mais j'ai dû y coopérer dans une certaine mesure : à ce titre, je vous dois une réparation, et il ne dépendra pas de moi qu'elle ne soit aussi complète que possible.

Jusqu'à quel point, elle fut complète, cette réparation, l'histoire ne le dit pas. Tout ce qu'on sait, c'est que M. Van Daël s'en alla passer quelques heures, le même soir, au « Duc-de-Nassau », les poches bien garnies, et qu'elles l'étaient beaucoup moins à son retour. On suppose même qu'il insista beaucoup pour que Suzanne Perkins ne retournât pas tout de suite à Londres, Amsterdam étant une ville étant une ville bonne à voir et à connaître dans toutes ses curiosités...

Suzanne ne défendit pas d'espérer ; mais ne promit rien.

. . . . . .

« Warren et Ramsey à M. Guillaume Van Daël, à Amsterdam.

« Londres, 8 juillet.

» Monsieur, nous avons vainement cherché à nous expliquer le contenu de votre honorée du 2 courant, dont la lecture n'a pas été, en effet, sans nous causer quelque

Quel peut être ce jeune homme, que vous ne croyez pas perdu sans ressource et qui vient de partir pour l'Océanie, avec des caisses d'orfèvrerie dont vous nous annoncez la facture ? Nous ne comprenons pas davantage, à quel titre vous pourriez tenir à notre disposition une somme de dix mille livres.

» Nous apprendrions avec un bien vif chagrin qu'un de ces chevaliers d'industrie, comme il y en a tant, eût abusé de votre bonne foi sous notre couvert.

» Croyez-nous, je vous prie, etc...

« WARREN et RAMSEY ».

— Hem ! que veulent-ils dire ? perdent-ils la tête, ou bien est-ce moi ? se demandait le négociant, à mesure qu'il avançait dans la lecture de cette lettre.

Puis, tout à coup, il se frappa le front, courut à son secrétaire, y prit la liasse de banknotes, les compara soigneusement avec quelques autres qu'il possédait et reconnut qu'elles étaient fausses.

Ce point constaté, le reste s'expliquait tout seul.

Mais quelle complication ! Quel joli travail dans son genre ! Que de talents et d'industries divers il avait fallu réunir pour mener à bien cette entreprise délicate.

C'était déjà quelque chose que la fabrication des « bank-bills », dont le centre était à Londres. Toutefois, cette première difficulté vaincue, mille détails restaient à soigner, mille renseignements à acquérir.

Récapitulons ! Savoir, que la maison Warren et Ramsey, de Londres, était en relations avec la maison Van Daël, d'Amsterdam ; imiter l'écriture du correspondant ; saisir le moment où un navire était en partance ; se trouver, en quelque sorte, dans les jambes du Hollandais ; se trahir en pleine rue ; se laisser reconnaître ; jouer la comédie que nous savons ; faire, en un mot, coïncider toutes ces ficelles, tous ces trucs, et en extraire une pacotille de vingt-cinq mille francs.

Nous n'hésitons pas à dire que, appliquée au bien, l'intelligence qui avait machiné cette trame aurait pu aboutir à de grand résultats.

Stéphen Price était Gennaro ; c'est à lui qu'avait été confiée cette tâche difficile par le « Comité » de Londres, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre.

Arrivé aux Canaries, à la première escale, il devait se faire débarquer avec sa pacotille, puis, revenir en Europe, et le tour était joué.

Quant à Suzanne Perkins, c'était une variation ajoutée par Gennaro au thème principal pour son amusement particulier. Il l'avait raccolée en voyage, il l'avait appréciée. Il l'avait aimée, enlevée, mais il en était fatigué, et voulant lui laisser un souvenir princier de leurs relations, il avait trouvé économique et drôle d'en faire faire les frais par M. Van Daël.

La fraude dévoilée, ce dernier n'avait eu rien de plus pressé que de courir au « Duc-de-Nassau ». Hélas ! la jeune pie était envolée.

Quant à Gennaro, jusque-là tout semblait lui avoir réussi à souhait. Le « Jean-de-Witt » devait être loin ; l'œuvre paraissait accomplie... Seulement, la justice immanente avait un dernier mot à dire ; et elle le fit d'une façon bien simple : en déchaînant une tempête, qui, après quelques jours de mer, força le « Jean-de-Witt », avarié, démâté, à rentrer dans le port.

Naturellement, tous les passagers furent désolés de ce contre-temps ; mais nul ne le fut autant que notre Gennaro, à qui on présenta une paire de menottes, dès le premier pas qu'il fit sur le quai de débarquement.

Le procès s'instruisit. Gennaro fut condamné à dix ans de travaux forcés : une des rares choses qu'il n'eût pas volées.

Suzanne Perkins n'avait guère fait que trafiquer de ses charmes — ce qui était son état avoué et patenté — elle en fut quitte pour une réclusion de quinze mois... par contumace.

Bien qu'il ne fût condamné à rien, si ce n'est à comparaître aux débats, et à y jouer un rôle assez équivoque, en ce qui concernait la « belle dame », M. Guillaume Van Daël ne fut pas content.

S'il avait fallu croire sa femme, c'est lui qui aurait été le plus coupable.

Elle avait raison peut-être au point de vue conjugal ; car son gros mari, tout en criant bien haut qu'il voulait faire retrouver à tout prix cette « coquine de Suzanne » pour qu'elle subît sa peine, désirait, en effet, la retrouver, pour un tout autre motif.

Il avait goûté du fruit défendu ; il voulait en manger encore ; que dis-je ? s'en rassasier, le gros gourmand !...

Lorsque un Hollandais a de ces idées-là, il y met d'ordinaire de la persistance, et surtout de l'argent; aussi Suzanne Perkins fut-elle retrouvée... en France par M. Guillaume Van Daël, et nous la retrouverons peut-être nous-même à Paris, plus tard ; quant à présent, nous avons à nous occuper seulement de son complice.

Gennaro va payer enfin les turpitudes de sa vie. Voilà la société purgée, pour dix ans, de cet élégant scélérat... Seulement, tel que nous le connaissons, je doute fort qu'il se résigne à rester si longtemps que cela au service des chiourmes hollandais.

Fin de la première partie.

DEUXIEME PARTIE

I

Lille de 1789 à 1792

Nous perdons ici forcément de vue nos principaux personnages pendant quelques années, n'ayant sur eux d'autres renseignements que ceux qu'il nous a été possible de recueillir dans les annales judiciaires.

Gennaro est-il encore forçat en Hollande? S'est-il évadé ? Ou est-il sur le point de s'évader grâce à ses complices de Londres.

Moneuse doit errer un peu partout ; ses pérégrinations, par conséquent, sont difficiles à suivre.

Bruscambille a fini par être dénoncé comme l'auteur d'avortements pratiqués sur plusieurs jeunes filles, dans la maison de santé d'Etterbeck ; il subit une peine sévère en Belgique.

Poursuivie comme sa complice, Delphine Rey, dite Cabassol, a soutenu qu'elle avait passivement agi sous l'influence du « Docteur », croyant à son diplôme, et à l'inocuité de ses prescriptions. Ce système a malheureusement prévalu, certaines familles, ayant besoin de sa discrétion, l'ont protégée ; elle a été acquittée, et de 1785 à 1789, nous la retrouvons à Louvain, tombée dans le domaine public, citée parmi ses pareilles comme une curiosité de dévergondage, et faisant aux Cours de l'Université une con rence aussi pernicieuse que malsaine.

Nous ly laisserons provisoirement, si v le voulez bien.

Quant à Jacques Rey et à son fils Fr çois, depuis la disparition de Delphine Bruscambille, et pendant tout ce temps, il paraît pas qu'ils aient fait autre chose de continuer misérablement leur état d'é meurs nomades.

Ceux-ci dispersés, ceux-là emprisonn n'accomplissant rien pour le moment, puisse se rattacher, même de loin, à l cassinat de M. Bonnier, il serait d'aille sans intérêt, pour notre récit, de les sui isolément.

Si même nous sommes remontés si h anticipant d'une génération sur les vér bles coupables, notre but n'a été que faire voir comment l'impulsion, une fois d née, on peut descendre graduellement d âge, et de père en fils, selon la mo inculquée et les exemples reçus, de la fi terie au vol, et du vol à l'assassinat.

On commence par de petites déprédati commises à droite et à gauche, dans le v sinage ; une poule, des légumes, des fruits ça n'a l'air de rien ; on finit par forcer caisse et par pire que cela.

(A suivre.)

Reproduction interdite.

BON

du nouveau Concours de 5.000 Fr.

N° 33